HEC : fini la douceur de vivre

Depuis cinq ans, l'école n'a qu'un seul souci : recentrer les « épiciers » sur leurs études

Octobre. Les nouveaux « épiciers » arrivent (enfin !) à Jouy-en-Josas, sur le campus d'HEC, après une, souvent deux années de prépa intensives. Leur premier réflexe : respirer un peu et retrouver l'esprit de clan des prépas. Carnot, Louis-le-Grand, Hoche se reconstituent par petits groupes sur les 110 hectares qu'occupe l'école. Les autres, eux qui ne sont pas passés par ces voies royales, forment le peloton.

L'apprentissage de la vie en groupe 24 heures sur 24 commence. (Plus de 95 % des étudiants sont internes.) Les élèves découvrent ce pour quoi ils paient si cher leur scolarité (25.000 francs par an). Ils découvrent aussi l'entreprise en planchant sur des études de cas copiées sur celles de Harvard.

Janvier. Moment fort de l'année. Le campus s'anime. Pendant une semaine, la campagne pour l'élection du BDE (le bureau des élèves) et la junior entreprise bat son plein. C'est l'occasion de transgresser les frontières entre clans. Les règles de la campagne : *« rendre les gens heureux »*. Le cycle des soirées, cinés, galas en tout genre commence. Les épiciers participent tous d'un même élan.

Le printemps. De nouveaux groupes se forment : les apprentis entrepreneurs organisent leurs rencontres avec les entreprises, comparent les propositions de salaires des débutants, étudient les secteurs porteurs... Les membres du club de rugby font scandale dans les restaurants, les golden boys du club boursier gèrent des portefeuilles. HEC, c'est l'école de la débrouillardise, des trucs qu'on apprend en organisant un jump, ou un gala, qui feront la différence entre un manager dynamique et un pantouflard.

A la fin de l'année, il n'y a pas d'obstacle sur le chemin de la réussite. Les études théoriques sont sanctionnées par un contrôle continu souple. Les redoublements et les échecs en fin de parcours sont très rares.

L'été. Tout le monde part en stage en entreprise ou à l'étranger.

« Le rythme de croisière de l'école est tranquille. Les cours passent vite, tous ne sont pas intéressants, les après-midi sont consacrés aux activités associatives. C'est vrai, avoue ce jeune ancien, *on se repose un peu sur nos lauriers. »* Mais pourquoi s'en faire ? Depuis trente ans, l'école est la plus prestigieuse école de commerce française. Elle fait maintenant partie du carré d'as des quatre grandes. Alors qu'il y a vingt ans préparer HEC était mal vu dans les familles de la bourgeoisie traditionnelle, aujourd'hui, c'est un must. Et les entreprises se bousculent aux portes de l'école, pour embaucher les épiciers. Certaines comme Aérospatiale organisent des campagnes de communication pour les séduire.

Depuis cinq ans, HEC cherche des solutions pour recentrer les épiciers sur leur scolarité. Elle a remis au goût du jour le classement de sortie, en instaurant une « Liste du Président ». Chaque année, six élèves parmi les trois cents de chaque promo sont sortis du rang pour l'excellence de leurs résultats.

Jean-Paul Larçon, le directeur, joue son va-tout sur la compétition internationale du management. Il vient de frapper un grand coup en créant avec les écoles de commerce de Barcelone, Cologne, Milan le diplôme communautaire européen de management international. Il remplacera dans un avenir proche le diplôme national.

Ce diplôme va bouleverser la scolarité des HEC. C'est le principal sujet de conversation et d'angoisse des étudiants. *« L'apprentissage de deux langues obligatoires, les cours de management international de haut niveau, le renforcement du programme d'échanges entre écoles étrangères, l'augmentation des stages à l'étranger, tout ça est très positif,* explique cet étudiant, *mais aura pour conséquence de réinstaurer une sélection entre la première année et la formation supérieure au management. Nous aurons trimé en prépa, il faudra recommencer après. »*

Les élèves protestent, pas question qu'on touche à l'héritage de 68. Ils veulent limiter la casse, un petit examen, oui, un concours non, jamais plus. La direction de l'école est favorable au retour d'une sélection entre la formation initiale et la formation supérieure au management. Va-t-elle réussir à l'imposer ? Le projet est aujourd'hui sur le bureau de Lionel Jospin.

Les épiciers de l'avenir connaîtront-ils la douceur de vivre sous les chênes de Jouy-en-Josas ?

ISABELLE LEFORT

Ceux qui veulent sortir bien placés pour intégrer un des grands corps d'Etat et qui régneront sur l'industrie et l'administration françaises continuent la galère de la prépa et travaillent *« comme des dingues »*. Les autres peuvent décompresser. Mieux vaut simplement éviter les notes trop médiocres qui peuvent vous envoyer devant un jury de passage. *« Au premier contrôle on se détermine,* racontent-ils. *On peut vivre à l'X en faisant un minimum de présence. L'ambiance ici est faite par ceux qui sont classés entre la 100e et la 300e place. »*

Va-t-on supprimer le classement de sortie ? C'est la grande question qui agite l'école. André Giraud, quand il était ministre de la Défense, y était favorable. L'école attend la décision de son successeur, Jean-Pierre Chevènement. *« Le fruit est mûr,* disent les élèves. *Sinon le culte du classement finira par faire sombrer la barque. »*

Depuis la récente réforme des études qui a ajouté aux programmes classiques, à peine allégés, un temps de spécialisation à la carte, les X ont de quoi bosser, ou *« pougner »* comme ils disent. Et certains se plaignent de *« pougner idiot ». « Tout est hyperthéorique ou hyperbéton de A à Z,* écrit l'un d'eux dans la revue des élèves. *On est encore en taupe ou pas ? »*

ANNE FOHR

Mode d'emploi

– L'ancêtre des grandes écoles. Créée sous la Révolution. Exilée à Palaiseau en 1976 après deux siècles passés sur la Montagne-Sainte-Geneviève.

– Etablissement public sous la tutelle du ministre de la Défense. Les élèves sont des officiers de réserve en situation d'activité. Un sous-lieutenant polytechnicien en deuxième année a une solde de 7.000 francs.

– Le concours d'entrée a lieu en même temps que celui d'autres écoles, d'où seulement 2.200 candidats pour 310 ou 320 places. Seuls 1 % des bacheliers C y entrent. La moitié réussissent au deuxième essai. L'école admet aussi 10 % d'étrangers chaque année.

– 1 X sur 2 dirigera une entreprise. L'autre restera fonctionnaire.

– Sur les 50 X à la tête d'une grande entreprise 38 appartiennent aux grands corps – les corpsards – et 12 n'ont que le diplôme.

– Les X ont trois représentants dans le gouvernement actuel – Quilès, Stoleru et Renon –, et 9 % des membres de cabinets.

– Une promo, la 77, a fait son autoportrait dix ans plus tard : plus de la moitié avaient des fonctions de recherche et de technique mais 1 sur 5 faisait de la gestion, 14 % de la direction, 8 % du commercial.

– Un tiers n'encadraient personne, un tiers dirigeaient de 1 à 5 subordonnés.

– Les salaires annuels nets étaient de 205.000 francs en moyenne ; ils étaient de 60 % supérieurs pour ceux qui avaient, en plus, le diplôme d'une business school. Un non-corpsard gagnait autant qu'un corpsard.

Mode d'emploi

- Sur 3.000 candidats au concours, 265 ont intégré HEC en 1988.

- Parmi les 12.000 HEC en activité, 2.000 sont directeurs ou PDG, 1.000 ont fondé leur entreprise, 3000 exercent une fonction de direction dans les ventes, les finances, le marketing, la gestion...

- Les célébrités de l'école : Didier Pinault-Valenciennes, Jacques Dorfmann, Jean-Michel Goudard, Bernard Brochant, Hervé de Charette.